

La part du rêve

France Pilon

Numéro 128, septembre 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10094ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pilon, F. (2006). La part du rêve. *24 images*, (128), 40–41.

La part du rêve

par France Pilon

De mémoire de chats – Les ruelles de Manon Barbeau.

Petite bruine fine. Reflet des arbres sur l'asphalte mouillé. 8 h 26. L'autobus 27 tout entier semble flotter au son de la musique de Beethoven s'échappant de la radio portable du chauffeur. Arrière-plan chaotique. Shaïna, petite peste de quatre ans, fait travailler sa mère comme tous les matins. Exercice pas toujours zen. « Shaïna, baisse tes jambes, tu salis les gens qui passent avec tes bottines... Shaïna! »

La circulation frôle l'embouteillage.

Une image du film sur lequel je travaille depuis quelques semaines déjà me traverse l'esprit. *Le chat Forest qui se faufile dans une ruelle du Plateau Mont-Royal. Il s'arrête, observe quelqu'un au loin. Repart.* Je fouille dans mon sac à la recherche d'un autocollant et d'un crayon. *Point de vue de l'observateur. Comment transmettre ça au montage.* Puis je ferme les yeux, absorbée par des images de chats et de ruelles.

Métro Laurier. Je retiens mon souffle, l'espace de quelques stations, contractant tout mon corps pour prendre le moins de place possible. J'entends la voix de Dany, un personnage du film, qui dit : « ... On m'a appris que la nature a horreur du vide! » Bousculée. Je suis jetée sur le quai avec des centaines d'autres petites bulles toutes aussi contractées que la mienne et je reprends enfin mon souffle. Un musicien joue les premières mesures de *Con te partiro*, d'Andrea Bocelli, à la trompette. Les sons se répercutent sur les murs de béton sous la forme de longs élancements lanci-

nants. Ce serait superbe sur une séquence de film, ça!

Arrivée à Télépoint. Pepe la tortue s'agite, tend la tête vers moi, me suit dans mon déplacement. « Salut Pepe! » Une tortue peut-elle être affectueuse? En tout cas, elle est très vive, elle réagit et je l'aime.

Salle de montage. J'allume les écrans. Reviens sur mes pas attirée par l'odeur du café. Rigole avec Agnès, ma complice, qui m'attend ce matin avec une déclaration sérieuse : « France, il faut que je te dise... Je suis amoureuse de Salvo... » Et voilà. Nous aimons toutes les deux d'amour tendre le commissaire Montalbano, personnage principal des romans de Camilleri. *Ciao, Agnès.*

Retour à ma salle de montage : j'éteins les lumières et l'obscurité s'installe. Tranquillement je quitte le monde réel pour me glisser en douce dans l'univers de Manon Barbeau, *Les ruelles*. Un univers à hauteur d'homme, très touffu, très dense.

Première image de la journée : Étienne, qui fait de la récupération tout en chantant : « Ange gardien, ami fidèle, doux compagnon de notre exil, couvre mon âme de ton aile... » Des mots qui me ramènent à ma petite enfance. Celle des chants d'église et des vêpres au mois de mai. Je plonge en mode réception, me laisse impressionner par une panoplie de personnages très différents les uns des autres. Dany, le ramasseur de seringues, qui philosophe comme il respire, François, le poseur de cordes à linge, qui joue le rôle de l'éclaireur, M. Lourot, le réparateur de bicyclettes, l'homme qui siffle,

concentré sur ses gestes, un poème en soi, Alma, la femme au lampion, Nicoletta, celle que j'appelle l'esprit des ruelles, funambule qui représente le côté imaginaire, transposé du sujet. Je l'aime d'emblée. Et un junkie. Deux petites madames qui se chicanent. Un amoureux des chats. Et petit Philippe qui fait le dur apprentissage de la bicyclette. Je jubile. C'est beau. Les images sont polyvalentes, pleines de potentiel. Cette matière brute contient plusieurs récits possibles. Rien n'est fixé d'avance.

Dès les premiers jours, j'ai senti quelque chose flotter autour de moi : le rêve de Manon qui cherchait à prendre forme. Je voyais le film : un long métrage, une sorte de fresque urbaine, l'envers du décor, côté ombre, côté lumière; l'exploration des ruelles et des univers qui s'y déploient; des chats qui observent le tout et l'esprit des ruelles qui plane là-dessus. Et tout ça, à la frontière du réel et du surréel, espace nébuleux où la transmutation est possible. Cette frontière m'intéressait particulièrement. Les gros plans extrêmes, à la limite du flou, étaient peut-être une clé pour cette vision. L'ombre de la funambule aussi semblait prometteuse. Pendant des semaines, j'ai cherché avec Manon la formule qui permettrait de transposer cette vision en film. On cherchait à l'intérieur du déroulement du récit une zone où décoller, où le sujet puisse passer d'un niveau très réaliste et documentaire à un niveau plus impressionniste. Finalement, l'idée des *moments suspendus* est venue. Une forme de contrepoint, comme en musique,

pour mettre en évidence les différents univers dans lesquels Manon a choisi de s'attarder. Il nous a fallu des semaines pour les mettre au point. Revêtir une idée de matière, transposer cette idée en langage cinématographique n'est pas du tout évident.

Je visionne en attendant Manon. J'évalue... Un cadrage inusité : un mouvement révélateur de la caméra qui s'approche en extrême gros plan du visage d'une fillette, au point de nous donner le sentiment d'entrer en elle, de regarder par ses yeux. Une façon de parler en soi, sans commentaire. Elle regarde la funambule qui danse sur son fil. C'est l'enchaînement précis entre ces deux plans qui nous a suggéré l'idée des moments suspendus... C'était au bout d'une longue journée de tâtonnements. 17 h 30. Tout à coup, nous avons vu la magie s'installer un très court moment. C'était là, à peine palpable. Mais c'était suffisant. Nous avons senti l'une et l'autre que nous avons trouvé un filon.

21 décembre 2003. Travail du jour : déstructurer pour restructurer. Il y a eu un visionnement de travail avec public choisi, jeudi dernier, et le constat est dur : le film est trop long ; la musique fleur bleue, édulcorée ; trop de plans de la funambule, trop de chats, trop de cordes à linge ; on ne comprend pas la géographie des ruelles ; on ne voit pas le côté dangereux ; on se sent claustrophobe ; trop de généralités dans les commentaires, trop de voix off, on ne sait pas où on s'en va...

Sous le flot de ces remarques déstabilisantes, une note positive : le film est plein de poésie, le rythme lent permet l'observation, les images sont très belles... J'étais debout au fond de la salle et je me forçais à faire un exercice pas toujours facile : rester dans un espace de neutralité où je puisse tout entendre sans me laisser atteindre. J'essayais surtout de rester attentive à l'aspect « structure » du film. À la magie aussi. Pour moi quand la structure est résolue, tout le reste coule de source.

Après une fin de semaine de réflexion, je crois que ces difficultés vont nous permettre de nous réajuster avec une efficacité de rayon laser. Elles ne doivent pas nous éloigner du rêve que nous portons. Je suis persuadée qu'on a absolument besoin de voir loin, même d'avoir une vision impossible, pour faire quelque chose de différent.

Manon arrive à la salle de montage, avec ses doutes, un peu ébranlée par la critique. Longue conversation pour retrouver nos

marques. Réajuster le tir en gardant le cap sur notre vision. Pour l'instant on est coincées parce que, dans ce montage-ci, il y a deux films possibles. L'un plutôt réaliste, l'autre plutôt surréaliste. Notre tendance, à Manon et à moi : aller vers le surréalisme. Sortir du réel, quand la matière le permet. Tenter, même dans un format documentaire, d'explorer un registre plutôt impressionniste. Longs palabres pour prendre du recul et tenter de déterminer ce qui du rêve est encore possible. Attention aux réactions d'insécurité. Finalement, Manon lance sa phrase fétiche : « Bon, on va nettoyer tout ça ! » Que la déstructuration commence.

On raccourcit le jardin italien, les plans de bêchage, de terre retournée, de légumes dans le tablier de la femme, l'échange avec le voisin, plans que j'ai jamais par-dessus tout, parce que pleins de sensualité et de vie quotidienne. Par ailleurs, on augmentera les contrastes, on situera davantage géographiquement, quitte à aller chercher des plans d'archives qui permettront d'établir le contexte urbain des ruelles.

Je décide de travailler par couches successives. Dans un premier temps : placer nos univers. Puis la déambulation d'un quartier à un autre. Retenir le maximum de contenu. Doser les chats, les cordes à linge, les ruelles, la musique. Mon travail à moi : être présente. Vigilante. Le matériel va nous guider, prendre sa forme tout seul, ce que j'expérimente à chacun de mes montages. Faire confiance au processus.

J'avoue avoir une très grande admiration pour la matière, qui a sa vie propre, sa logique propre. Une logique qui fonctionne par appel, pas rationnelle pour deux sous. Et c'est peut-être le plus grand cadeau que mes années de montage m'aient donné : une humilité profonde devant le matériel. Qui se révèle petit à petit, à la faveur d'une coupe, ou d'une erreur, ou d'une idée folle qu'on essaie à tout hasard. Le garçonnet qui court avec son ballon, longuement, et dont on entend le bruit des bottines martelant le pavé de la ruelle : qui aurait imaginé, avant le visionnement des rushes, que ce plan aurait autant d'impact ? Ou Marilyn, l'homme que tout le quartier a surnommé ainsi parce qu'il déambule en gesticulant, dessinant le corps pulpeux de Marilyn Monroe, perdu dans sa bulle ? Ce plan n'a trouvé sa place que très récemment. Le matériel ne se livre que petit à petit. Et en interaction avec le travail de

montage, les « manipulations » dans le sens de « mettre la main à la pâte ». Toucher la matière. Sentir la matière. Ce que j'aime par-dessus tout.

Ce jour-là, nous terminerons la journée dans l'incertitude. Pour ne pas dire le doute.

Dans la voiture qui nous ramène chacune chez nous, car Philippe est venu chercher Manon et m'a fait monter, nous devisons toujours du choix du film à faire : le film court, 52 minutes pour les télévisions ou le film long pour les salles ; sur le côté ombré des ruelles qui est plus difficile à capter puisqu'il tient de l'ombre, justement, sur la nécessité de garder le cap sur l'imaginaire tout en payant un tribut plus décisif à la réalité, qui tire très fort et demande attention. Je descends au métro Laurier. Merci, merci. Attendant l'autobus qui me ramènera chez moi, je songe à la salle de montage comme à un immense utérus. Au fait qu'un film prend sa forme dans l'obscurité. Au travail de montage comme à un travail d'accouchement. Aux contractions qui sont douloureuses.

Une phrase d'Arthur Koestler prend tout son sens, ce soir, alors que je monte dans l'autobus 27 : « Le lieu privilégié de l'activité créatrice se situe toujours à l'intersection de deux plans... » Cela est si vrai aujourd'hui. Nous cherchons un équilibre différent entre le réel et l'imaginaire, qui ne soit pas perçu comme une longueur ou qui n'obscurcisse pas le propos et qui comporte une part du rêve, qui participe des deux plans ! Nous n'avons pas fini d'explorer, mais le temps avance et les échéances nous pressent. La voix de Shaïna me ramène à la réalité : « Maman, t'es pas gentille. Je veux des biscuits, j'ai faim !... » La clochette de l'autobus sonne. Shaïna et sa mère descendent, deux arrêts plus tôt que d'habitude. Un silence inattendu s'installe dans l'autobus.

En me préparant un souper rapide, je songe aux moments suspendus comme à des poches de silence où les sons décalés, étouffés, amortis créeraient un espace de résonance. Je me propose d'essayer ça demain au montage. Travailler ces moments d'un point de vue sonore. En attendant, je m'installe avec mon repas et le dernier Camilleri... Montalbano, mon amoureux virtuel, est éveillé par la sonnerie du téléphone et tente de saisir non pas le combiné mais les lambeaux de son rêve... 